

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François GIRARDIN

Du cœur... Du cœur !

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 376-383

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Du cœur... Du cœur !

Il est un spectacle bien triste, douloureux et toujours scandaleux par quelque côté ; c'est celui d'un homme parlant beaucoup, pratiquant peu, parlant bien, faisant mal, dont les discours et les écrits soutiennent « la bonne cause » avec un verbe prodigieusement riche et fécond, dont la conduite est inquiétante ; un homme enfin qui se déclare plus ou moins ouvertement champion de la justice, du droit, de la cause sainte de la religion, et qui, en vie privée, se dévoile « triste sire ».

Vous l'avez sans doute rencontré cet homme, ce jeune homme surtout, qui, appelé à prendre la parole au milieu d'un cercle d'amis, dans une fête, dans une assemblée, que sais-je... se lève, s'enthousiasme dans son verbiage ampoulé, sème en les soulignant d'un geste expressif, quelques grands mots : croyance, charité, religion.

Il expose un « grand » programme, un habit d'arlequin souvent, élégamment taillé dans une étoffe multicolore, usée, trouée par endroits, un composé de bribes arrachées dans quelque lecture. On applaudit, non par conviction. Car on sait bien qu'il n'est pas lui-même convaincu. Il a reçu son instruction des Jésuites : son souvenir à leur égard n'est rien moins que bienveillant. Il va à la messe, oui, quelquefois, les jours de fête, parce qu'il y a beaucoup de monde et que le monde est toujours curieux à voir.

Voici, supposons, un journaliste, très catholique assurément ; son journal est l'organe des catholiques de la contrée. Sa langue est superbe, ses idées irréprochables, ses sentiments méritent tous les éloges.

Qu'il est choquant alors, dans une rencontre particulière, de surprendre sur ses lèvres une liberté excessive de langage, des termes qui frisent l'inconvenance.

Tout ceci pour montrer et souligner le manque d'équilibre regrettable qu'on rencontre souvent, mais non pas au même degré, chez beaucoup de personnes — surtout dans la classe soi-disant intellectuelle — entre les idées et les sentiments débités au public et ceux qu'elles gardent pour elles-mêmes, entre leurs actions extérieures et leur conduite privée.

Quelle influence veut-on exercer à l'aide de moyens si incompatibles, si disparates ? Quel est le résultat de cette étrange mixtion ? Un heurt douloureux chez les spectateurs ; tout effet bon est annihilé, un peu de mal s'engendre : c'est du scandale.

Qu'on le voit réapparaître souvent le philosophe assis à sa table d'or, écrivant sur la pauvreté !

Comme on sait vanter les pauvres, comme on sait leur dire que la richesse est un agent de démoralisation, de destruction, et qu'ils sont, eux, les plus vertueux, qu'ils possèdent les grandes qualités, que la fidélité, la générosité, le dévouement qui les caractérisent sont leur plus bel ornement ! Sous cette avalanche de phraséologie creuse, le pauvre se met à espérer un peu, il s'aventure hors du parc où le recluse le dédain du dehors, il essaye de trouver un peu d'aide, de compagnie, un peu d'amitié chez les autres... A peine a-t-il fait quelques pas que déjà les portes se ferment, les serrures se verrouillent...

Le pauvre est gênant dans une société, et on le lui fait bien sentir. Voici une société de jeunes filles, de chant, je suppose. C'est un soir, dans une répétition. On a pris sa place déjà, on babille... Une jeune fille entre un peu en retard : ses yeux sont fatigués, son

visage est d'une grâce douloureuse. Elle salue, aborde d'un sourire ses compagnes, on ne lui répond pas. Elle va occuper une place restée libre... la voisine se retire à l'autre bout, et prend bien garde que sa robe ne frôle la sienne. Eh ! mon Dieu, qu'elle ne s'approche pas de moi, qu'elle me laisse tranquille et ne me parle pas, je ne puis la supporter !

— Et pourquoi ?

— C'est plus fort que moi ?

Converser, discuter avec le pauvre, quel supplice ! quand bien même il serait plus intelligent que tant d'autres. Sa société ne saurait avoir aucun attrait, car il n'est pas fortuné.

Et le pauvre, seul, bien seul, même au milieu d'une foule tandis qu'il dévore sa douleur, sent croître en lui un étrange sentiment : celui qu'il est de trop au monde. Il s'aigrit et devient farouche, si la religion ne verse dans son cœur quelque consolation et quelque espérance.

Oh ! que de tort, que de tort on cause, simplement par manque de charité chrétienne, presque inconsciemment et toujours avec la plus imperturbable insouciance !

On fait la charité quelquefois, mais avec combien de hauteur et de suffisance, avec quelle satisfaction de soi-même ! Ah ! le pauvre voit avec peine une main gantée et dédaigneuse lui tendre quelques sous. Comme il préférerait souvent un regard bienveillant, une parole aimable, le plus petit témoignage d'affection et de sympathie. Un peu de chaleur au cœur lui ferait tant de bien, il se sentirait réconforté, regaillardi, plus fort, il croirait à l'espérance.

Beaucoup avec leurs soins ou leur argent apportent leurs conseils. Idée excellente de joindre le conseil à

l'aumône. Ils en ont conscience aussi, comme de leur haute intelligence et de leur impeccable jugement. Ils érigent ces conseils en dogmes, puis les imposent d'un ton autoritaire, avec la solennité d'un grand-prêtre pontifiant. A leur insu peut-être, leurs conseils prennent l'allure de durs reproches, cinglant douloureusement le cœur du pauvre qui sent les larmes lui brûler les yeux, baisse la tête, et n'ose dire un mot.

C'est ce sot orgueil, cette naïve et imbécile vanité qui empoisonne nos actes, et change les fruits de vie en fruits de mort, qui agrandissent et enveniment la blessure comme un pansement défectueux. Rappelons-nous les vers du poète :

Même en le prodiguant aux pauvres d'un air tendre
Nous avons tant d'orgueil que notre or devient cendre. (*)

Le mal prend des proportions plus grandes et devient plus révoltant lorsqu'il tombe de plus haut. Jugez d'un tableau où les personnages du premier plan seraient moins nettement dessinés que ceux de l'arrière-plan, d'une musique dont la mélodie ne pourrait se faire jour à travers un insipide accompagnement.

Il est des hommes plus audacieux — de tête, dit-on — qui s'élèvent du vulgaire de quelques marches, imposent silence, prêchent l'action sociale dans des conférences, des brochures, ou dans un journal, et croient qu'ils ont assez bien joué leur rôle pour que non seulement les applaudissements retentissent, mais que le public convaincu mette leurs conseils en pratique. Il arrive souvent qu'ils chargent leur programme d'autant plus généreusement qu'ils sont moins

(*) Victor Hugo. Les Contemplations.

disposés à le suivre eux-mêmes. Non, tout n'est pas fait. Que ceux qui veulent se mettre en lumière corrigent au préalable beaucoup de défauts, acquièrent et fortifient de nombreuses qualités, en un mot, se dessinent plus nettement. Car, on le voit, la faute de ces hommes n'est ni dans leur conduite publique, ni dans leur conduite privée en soi, mais dans l'incompatibilité de celles-ci ; elle est en ceci qu'ils ne se soucient pas le moins du monde d'acquérir plus de perfection que les autres, qu'ils veulent agir comme les autres tout en prêchant autrement. De là ce retard apporté à un progrès si nécessaire, de là ce mal et ce genre de scandale si nuisible.

Dans la question sociale surtout, ce qui s'impose avec une inéluctable nécessité, pour vaincre les résistances, vivifier les programmes et atteindre le but, ce qui s'impose par la dignité, la grandeur et je dirai le caractère sacré de la cause, c'est du cœur, beaucoup de cœur. Un cœur chaud, ardent, généreux, purifié, agrandi et aguerri sous le souffle du Christianisme et au contact du Christ, est le seul remède propre à guérir une blessure si délicate et si douloureuse.

On peut ici répéter le mot de Jules Simon : « Le mal qui nous travaille est de ceux qu'on ne peut guérir qu'en y mettant tout son cœur. »

Le mal est moins dans les systèmes et les conditions que dans le cœur blessé, broyé au contact de sentiments divers, enserré, écrasé dans une gueule infernale dont les formidables mâchoires sont : d'une part, l'orgueil, l'indifférence, l'insouciance, quelquefois l'oppression des uns, de l'autre, la fierté naturelle regimbant sans cesse, l'envie et surtout la haine échauffée, attisée par notre nature déchue et des

doctrines païennes, antichrétiennes ou révolutionnaires. Le mal est aussi dans le cœur des petits qui font pourtant leur devoir, luttant désespérément et avec une énergie sublime contre les cruelles nécessités de l'existence, qui pâtissent en silence tandis que d'autres s'enivrent d'argent, et souffrent plus encore du dédain qu'on leur témoigne que de leur pénible existence.

C'est donc du cœur qu'il faut, beaucoup, oh ! beaucoup de cœur : Et ce cœur ne peut se former qu'en se pénétrant du christianisme, qu'en vivant intensément le catholicisme.

La preuve en est facilement saisissable. Notre nature pousse notre cœur avec une insistance inlassable et impérieuse vers ce qui flatte les sens. Ce qui sonne et ce qui brille l'attire et la captive. Lourde et immobile devant le travail, le devoir, presque offensée devant la pauvreté, la misère et les haillons et généralement devant tout ce qui trouble sa tranquillité, elle s'éveille, s'enfièvre, bouillonne devant le sensible, devant le sensuel : aussi chez les gens « selon la chair » comme parle l'Apôtre, la pauvreté, la lutte pour existence, le travail fort et astreignant sont regardés comme les pires malheurs, quelque chose d'inférieur et de dégradant. Notre cœur, sous la poussée de notre nature, est donc incapable de répondre à ce qui lui est demandé ici. Un principe supérieur, un principe selon l'esprit est nécessaire. Et remarquons que s'il est le fruit de notre esprit à nous, ce principe est encore insuffisant. Il n'aura pas l'influence nécessaire parce qu'il nous est subordonné. Nous lui tenons les rênes, comment voudriez-vous qu'il nous guide ? De là l'inanité et l'impuissance radicale des principes de solidarité, d'humanitarisme et même de philanthropie moderne. Ce principe doit nous être

supérieur, Où voulez-vous le chercher, si ce n'est en dehors et au-dessus de nous-même, dans l'Infini. Il doit être divin, et seul le Christianisme peut l'offrir et l'offre en effet.

Quel beau spectacle alors que le cœur transformé, transfiguré, qui n'a rien perdu de son ardeur passionnée et de sa délicate sensibilité, mais qui a gagné en force, en vigueur et s'est creusé plus profond pour contenir un amour plus grand ! quel beau spectacle de le voir étonner le monde par la hardiesse de ses sacrifices, par la noblesse de son désintéressement, par son succès cru impossible dans un domaine réputé inaccessible ! Quelle joie intime pour lui de voir se fermer les blessures sous ses mains prudentes, de voir éclore chez ces âmes simples quelques fleurs d'amour vrai et de sensibilité exquise qui, sous un froid cruel, n'avaient pu encore s'épanouir. On ne croit guère qu'à la rudesse, à la grossièreté et à l'incapacité de sentiment des « petits ». C'est qu'on ne les connaît pas, c'est qu'on ne veut pas les connaître, en se gardant bien d'en approcher; mais ce sont eux, les « petits », qui se dépouillent le mieux de tout égoïsme, c'est en eux qu'on trouvera le plus facilement l'abnégation, l'héroïsme, et les plus délicats sentiments ; sous toutes leurs nuances, exprimés dans le langage simple d'une naïve et douce poésie. Si ces sentiments-là se manifestent rarement, c'est que, comme on l'a dit si délicatement, les sentiments des « petits » sont pareils aux boutons de rose de novembre, ils avortent et n'ont pas la force de s'ouvrir.

Cet homme qui aura frémi tout entier au souffle du Christianisme et se sera pénétré de sa forte sève verra les bras se tendre vers lui, les visages s'éclairer de sourires et les yeux pétiller d'infinie reconnaissance à son arrivée.

Sa mission sainte verra se réaliser son but parce qu'il aura beaucoup d'amour, parce qu'il aura le grand amour et n'hésitera pas à le répandre autour de lui, tant est vrai ce mot d'une belle page de G. Goyau : « Dans l'histoire de l'humanité les mots d'amour sont en définitive les plus révolutionnaires (*).

François GIRARDIN.

(*) G. Goyau. Autour du Catholicisme social.